

L'Action

Tourbé dessous! Esquemas leus! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS.
PAR AN: DEUX DOLLARS.

DIRECTEUR:
JULES FOURNIER

Adresser toutes communications comme
suit: Jules Fournier, Rue Sherbrooke,
308-Est, Montréal.

A MES AMIS

Le directeur de l'ACTION se fait un devoir d'offrir ici, du fond du coeur, ses remerciements les plus sincères aux nombreux amis qui lui ont apporté, dans sa campagne, un concours si actif et si généreux.

Médéric prend sa revanche

La signification du scrutin de lundi dans Saint-Jacques

Notre ami Raphaël Ouimet, s'il n'a pas obtenu dans Saint-Jacques le succès brillant qu'il attendait, a du moins réussi à décrocher un nombre respectable de voix. Il en a pris exactement 441. De ce nombre, nous ne croyons pas exagérer en disant qu'il y en avait bien les trois quarts, à tout le moins, qui au mois de janvier dernier étaient allées à voter serviteur. Il ne faut pas en effet oublier que nous avions tous deux à peu près exactement les mêmes amis et que c'est parmi ces amis communs que Ouimet a trouvé ses partisans les plus précieux. Résultat: non seulement il m'enlève plus de 300 voix qui lui sont données à lui, mais, en me privant du concours de quelques-uns des chefs de groupe qui avaient le plus travaillé à créer, la fois précédente, un "courant" en ma faveur, il "gèle" — sans aucun profit pour lui — un grand nombre de mes autres partisans dont les votes iront soit à Brodeur, soit à Lorange.

C'est une première cause du résultat de lundi soir.

Une deuxième en est dans l'infériorité lamentable où, faute d'argent, nous nous trouvons au point de vue organisation, surtout à l'égard de notre concurrent heureux. Songez en effet que ce n'est que deux jours avant le scrutin que nous avons pu ouvrir une salle de comité et que nous n'étions même pas les moyens d'y faire installer le téléphone (un ami obligeant du voisinage heureusement, voulut bien mettre le sien à notre disposition). Cela, tandis que M. Brodeur, dans l'espace de dix jours à peine, dépensait en frais de "cabale" et d'organisation plus de 6,000 piastres! Cinquante "cabaleurs" jour et nuit sur pied, vingt-cinq automobiles pour le jour du scrutin, et ainsi du reste...

Joignez à cela maintenant, s'il vous plaît, l'incroyable campagne de difamation menée de porte en porte durant les derniers jours de la lutte, par M. Brodeur et ses "cabaleurs", contre la vie privée de ses trois adversaires indistinctement, et vous aurez une troisième cause de notre défaite.

Vous serez loin cependant d'en tenir la principale. Même, en effet, avec ces trois atouts que nous venons d'énumérer — candidature de Ouimet, organisation supérieure, difamation systématique, — jamais M. J.-A.-A. Brodeur n'aurait réussi à battre Jules Fournier dans Saint-Jacques sans une circonstance qui vint tout à coup renforcer ses chances en diminuant les nôtres, — je veux parler de la popularité soudain revenue du maire Martin. Si vous voulez bien vous rappeler plutôt que toute notre campagne du mois de janvier dernier se fit sur le dos du maire Martin, alors probablement l'un des hommes les plus impopulaires de Montréal, et que ce fut réellement le maire Martin que Fournier battit alors, vous n'au-

rez sans doute pas de peine à comprendre que, le maire Martin redevenu populaire, Fournier, lui, ne pouvait garder longtemps la faveur publique. Un homme qui applaudit Martin ne peut applaudir Fournier, un homme qui vote pour Martin ne peut voter pour Fournier.

Comment ce revirement, dans l'esprit de la foule, en faveur d'un homme qu'elle conspuait il y a trois mois dans cette même salle de l'école Montcalm où elle devait lui prodiguer les ovations pas plus tard que la semaine dernière, comment et quand ce revirement s'est produit, c'est une question qu'il ne serait pas sans intérêt d'approfondir. Autant qu'on puisse voir, il ne doit pas remonter à fort longtemps encore et je mettrais bien à main au feu, pour ma part, qu'il y a tout au plus six semaines M. Médéric Martin n'avait pas regagné pour deux sous de son emprise sur le bon peuple. M. Lapointe, à cette époque, se fût-il lancé carrément dans la lutte, sans hésitations, sans altermolements, eût-il conduit cette lutte de la façon énergique et vigoureuse qui seule "prend" auprès du peuple, Médéric était fichu. Malheureusement, M. Lapointe ne sut pas se décider, et le peuple, qui n'aimait pas Médéric Martin mais qui déteste encore plus les gens sans décision (M. G.-W. Stephens s'en était pareillement aperçu il y a deux ans), le peuple en masse se rejeta dans les bras de Médéric. Résultat: dans S. Jacques, que M. Lapointe représente à Ottawa depuis six ans, dans l'Est où il avait été élu par acclamation durant seize ans, enfin dans le Centre, quartier des affaires et des professions libérales... dans ces trois quartiers réunis, c'est à peine si M. Lapointe l'emporte de 25 voix sur son concurrent (il prend 1,090 voix, si j'ai bonne mémoire, contre 1,071 à Médéric).

Autre résultat: l'électeur de Saint-Jacques qui le 4 janvier avait voté pour Fournier contre le candidat de Médéric et qui le 3 avril vote pour Médéric, cet électeur se croit en conscience tenu de voter cette fois contre Fournier, l'adversaire par excellence de Médéric. N'est-ce pas d'élémentaire logique, et que redire à cela?

Que le nouvel échevin de Saint-Jacques, donc, ne se fasse pas d'illusions. Quoi qu'il puisse penser des services que lui ont rendus, et la candidature Ouimet, et la supériorité de son organisation, et la supériorité non moindre de son système de difamation contre la vie privée de ses adversaires, ce n'est pas à tout cela qu'il doit surtout sa victoire. Il la doit surtout à Médéric et aux partisans de Médéric. Espérons qu'en homme reconnaissant il ne l'oubliera point, et qu'il saura, particulièrement, s'en souvenir à l'hôtel de ville, dans ses relations avec le maire.

JULES FOURNIER.

MOEURS CANADIENNES

La tournée de l'Enfant Jésus

—Pan! Pan!
—Tiens, tiens! Ustache... Entrez vous assoir.
—S'cusez j'ai cogné avec ma patte. Vous comprenez, avec les bras entrepris de paquets comme je les ai, je pouvais pas m'ingérer autrement.
—C'est des enveloppes tout ça?
—Ma foi! c'en est et pis c'en est point. C'est-à-dire, pour parler sans farinage, que c'est les étrennes du Rang pour vous. Y a toutes sortes de boustifailles là-dedans, à partir d'un p'tit cochon de lait pour finir par les respèques de toute la gang, même de Larpignière le serré.
—Vous êtes bien trop bons tous ce que vous en êtes. Le bedeau Bolduc est-il venu avec vous?
—Pas de danger! Quand il a r'soud de vous emporter vot' oie, l'année d'après, il était si plein que M'sieu le curé a fini par s'en apercevoir. Ah! le Bolduc... Il était pas encore réfrédi pour la tournée de l'Enfant Jésus et ça été blagues par-dessus

blagues. Et comme c'était not' curé nouveau, ça s'est trouvé pire. Encore, si c'avait été le révérend feu M'sieu Parent... Y avait pas de gêne ni de simagrées avec lui. Un coup de plus ou de moins y faisait semblant de rien voir. Il commençait par sortir sa blague à tabac longue de dix-huit pouces et savatée comme un pied de bas qui a servi pendant toute une récolte au même gas. Et pis marche! et pis ouo! ouo! Mais avec un jeune curé tout imbibé de magnières rares et de talogé, à ce qui paraît, c'était pas la même chose. Ah! le Bolduc!
—On va aller prendre un verre et on se rendra à la maison pour dîner. Vous me conterez ça.
—All rête! Le temps de rapailler mes paquets et ça y est.
•••
—Merci, M'me Mistigris, j'en ai jus-qu'au gargon. Une bouchée de plus, faudrait que je l'avalerais par le nez. Mer-ci! Pour en revenir à Bolduc et la tournée

NETTOYAGE QUI S'IMPOSE

Citoyens de Montréal, voulez-vous savoir avec certitude jusqu'à quel point vos administrateurs municipaux vous ont volés et lesquels?

Réclamez une Enquête Royale, obtenez-la, et pour notre part nous nous engageons, si seulement le procureur général veut bien appliquer la loi, à en mettre en prison au moins HUIT

Nos accusations sont prêtes, -- nos témoins aussi!

de l'Enfant Jésus, v'là comment que ça s'est passé, pas toute, comme de vrai, ça serait trop long. Faut vous dire que le Rang se trouvait dans les honneurs pisque c'est Prosper qui était le marguillier dont lequel que le curé sortait avec et que c'était moi qui menais. Pas besoin de vous dire que j'avais un grément pas mal spruce. Et pis je venais de bargainer mon brun pour la grise; vous savez la grise à Johnny Paquet? une bête dépareillée pour le prix. Je commence par aller qu'ri Prosper qui étreinait des pieds à la tête et avait pas mal de misère avec son col à éperons. Mais, par exemple, à jeun comme une croix de tempérance. Seulement, ça la chocotait pas mal tout ce temps à passer avec un curé nouveau et pas mal généux. Sa femme lui remontait le tempérament quand je sus-t-arrivé.

—Créyez-vous, Ustache, qu'a me dit, créez-vous que depuis le matin je passe mon temps à l'atteler, pis à l'émouvoir. Y a peur d'être gêné. Comme j'y dis: c'est p'tet ben lui, le curé, qui sera le plus figé. Y a pas l'air embardeux, le saint homme! Toujours les yeux baissés, même quand y parle au monde dans la saintéristie. Et pis Bolduc sera avec vous autres, et s'il est en air le moindrement, c'est pas ni toi ni Ustache qui auront le plus à jaser.

Autant vous le dire tout de suite, M'sieu Mistigris, Bolduc était en air; en air, dépareillé! A part la lichette de vin qui y smogle tous les matins et qui était double ce jour-là, notre bedeau avait suiffé quelques coups dans le village. Il était donc, comme dit le notaire, sous vapeur, quand on vint le prendre; même qu'il était grand temps qu'on arrive.

—Ouo! ouo! que je lâche, on dirait que la Grise fait exprès à matin; alle est pas ar-rêteable.

V'là Bolduc qui se met à faire l'inspection pour voir si on est armé dignes de sortir avec un curé. Après avoir reniflé sur les peaux de carriole et le col à Prosper, le v'là lui dit que la Grise, c'est une sorte de bêtes qui cassent en route à moins qu'on leur-z-administre une dose de frêne piquant sur le matin. Et un tas d'autres remarques invitées du même genre. Tousjours est-il qu'on va chercher le curé. On ôte nos casques, il nous les fait remettre et moi j'y dis comme c'était mon devoir:

—Embarquez, M'sieu le curé, pis excusez le grément. C'est pas comme en ville, vous savez, sans compter qu'il faut se tasser un p'tit brin et que...

Mais Bolduc me coupa la parole:
—Tate! tate! qu'y dit, M'sieu le curé est pas ben épais, y trouvera ben à se loger, surtout que Prosper a un capot qui l'étripe et l'émincit. Je vous dirai ben, par exemple, comme bedeau je trouve que ça va mieux à un curé d'avoir un peu plus de corpulence que moins. Ça fait pas de tort à la r'nommée d'une paroisse. Mais en voyage, surtout dans les carrioles du Rang du Bord de l'Eau, ça fait pas de dommage d'être plutôt sur la minceur.

Le curé peut pas s'empêcher de plisser comme on dit en souriant et d'y faire une remarque:

—Vous avez l'air d'avoir été matinal, Bolduc, et de...

—Pardon! que fait Bolduc, mais c'est pour annoncer que nous v'là arrivés à not' première station. Isaïe Gervais, des avareux à se manger les sueurs, mais du bon monde pour le reste. Ouoooo!

On débarque, et Bolduc, qui a pris les devants, ouvre la porte en criant: "Hé, là! les Gervais, c'est m'sieu le curé qu'arrive. Par terre toute la gang pour recevoir sa bénédiction, après ça vous sortirez vot' petit change pour l'offrande. C'est le programme, mes vieux." Vous parlez d'anne arrivée! Après la bénédiction, on s'assit et v'là Isaïe qui sort ses coppes et qui se met à geigner:

—Ah! oui, on n'a besoin de bénédiction. Pas de neige, la terre gelée jusqu'au coton, les vaches en galaghe. Ah! c'est pas drôle le régime oussu'on est!

Bolduc s'ingère pour y dire que si ça se présente mal au printemps, les gens auront qu'à faire chanter un peu plus de grand-messes, mais Isaïe le laisse pas continuer.

—Toé, Bolduc, qu'y répond, tu pourrais mettre tous nos biens en messes. Ça fait ton affaire, t'es belleau. Comme de vrai, j'sus pas contre les prières et c'est pas moi qui chemique, quand on fait la tournée pour. Mais, je vous en parsouède, m'sieu le curé, si le roule d'aujourd'hui change pas, j'éré que les habitants auront pas de quoi vous acheter du sel pour trimer vot' eau bénite.

Voyant que le parlement prend un mauvais bond, m'me Gervais va vite qu'ri quelque chose à boire et à manger, comme c'est la façon dans le Rang. Le curé et nous autres on se lance dans les liqueurs douces, mais Isaïe et le bedeau y foncent sur le fort. Après quoi on rembarque pendant que not' curé espère tout haut que Bolduc est pas pour nous faire des entrées pareilles partout où on va accrocher.

—Craignez rien, que répond Bolduc, j'connais tout le monde de par icite comme si je les avais élevés et je sais ce qu'il est bon pour leur rhume. Avec les Gervais, faut pas mettre des gants de fil. Ah! les serpents de clôturé! Mais là oussu'on va à c'te heure, chez les Gignac, c'est un autre refrain. C'est bon, c'est bonasse que les enfants en mangeraient si on y avait pas l'oeil. Mais c'est donneux et de sarvice tant qu'on veut. Ouoooo!

Bolduc prend encore les devants et crie aux Gignac de plier les pattes de devant et de pas pendre connaissance, que le curé les mangera point. Après la petite cérémonie du commencement, on s'assit et v'là Gignac qui s'arrache quelques paroles du corps malgré sa gêne:

—Manquablement, m'sieu le curé, que vous êtes dans vos visites? Etiez-vous prête avant de venir par icite?

Bolduc dit:

—Tu veux savoir s'il était curé ailleurs avant qu'il soye le nôtre? Eh ben non. Il était professeur au grand séminaire. Ben, oui, professeur... Tu sais pas de

quaisse que c'est? C'est les ceusses qui montrent aux ceusses qui sont pour entrer dans les ordres. Faut ben qu'y en aye pour trimer les jeunes.

Tout le monde ayant fini par comprendre et Gignac ayant dit: "Bolduc est ben orapaud!" v'là M'me Gignac qui sort les provisions. Y en avait en masse. Et de quoi boire, jusqu'à des drinks famecés, des magnières de sirops. On se tape dedans penlant que Gignac et Bolduc s'envoyent sur le rye. Le curé avait beau faire hum! hum! au bedeau, il a avalé quatre cinq coups en ayant l'air d'être ben occupé à parler du temps qu'on aurait pour la St Jean-Baptiste. Toujours est-il qu'on finit par décoller. Bolduc était gai sans bon sens et pour rempiper les choses, c'était plein de cahots, ce qui ragauffonnait sa boisson.

—A c'te heure, qu'y dit, c'est sus Philémon qu'on va, le mari à la veuve Rochette. C'est à peu près ce qu'on a de mieux dans le Rang, surtout quand lui met son surtout et qu'a se fignole un peu. Pis pas mal instruits. Si vous voulez sortir vos belles phrases, m'sieu le curé, c'est le temps. Ouoooo!

On n'a pas le temps de débarquer que la porte se rouvre et que Philémon et sa femme viennent jusqu'en bas du perron. Et pis des ci et pis des ça! La bénédiction se donne quasiment sur la neige, et pis à peine entré Bolduc déclare que c'est icite qu'on dine. Dans le temps de le dire nous v'là décapotés et installés dans le salon avec des cigares, des liqueurs avec des amertumes dedans pour ouvrir l'appétit. Bolduc fait rien qu'un rond, y dans la cuisine klonner un coup de main, revient essayer une autre liqueur, va voir au poêle, propose de se mettre en manches de chemise et un tas de micmas pareils. Tout le monde est de bonne humeur, le curé peut pas s'empêcher de rire aux éclats, Philémon sort trois quatre grands mots et la veuve se rappelle qu'elle a vu not' nouveau curé quand il aidait à monseigneur à confirmer les enfants. Toujours est-il qu'on se met à table.

Un vrai snack de banquet. Y avait de toute. On était servi dans les principes, parce que la femme à Philémon, souquée en cachette par le bedeau quelques jours avant, avait engagé la petite Brindamour qui a été waiteuse en ville avant de venir modiste au village. Au dessert, v'là Bolduc qui veut absolument qu'on chante comme aux noces. On a mille misères à y faire comprendre la raison. Pis le v'là qu'y fige p'tit à p'tit et qu'y s'endort avec son couteau dans la bouche. M'sieu le curé donne le signaux de se lever sans faire de train, on se r'habille et après avoir r'marqué pour les politesses, on continue not' tournée jusqu'à la brumante. Philémon a ramené le bedeau dans la soirée. C'a été là not' aventure l'année d'après. Pour c'te année, Bolduc est sur la blacklist. Le curé sera accompagné par deux mardilliers et ce sera encore moé qui va mener. Mais pour ça y faut que je m'en aille. Je vous la souhaite donc d'avance bonne, heureuse, le Paradis à la fin de

Le concert Louis Graveure

Nous étions dans le cas de nombre d'auditeurs: nous ne connaissons pas Louis Graveure et il nous faut lui en demander pardon.

Inconnu d'hier, il s'est d'un seul coup révélé au public de Montréal et ceux qui ne l'ont pas entendu seraient désappointés s'ils savaient ce qu'ils ont manqué.

Chose curieuse, dès son apparition et avant même qu'il n'eût émis une seule note, nous avons eu l'impression que cet artiste, avec sa tète superbe et sa façon charmante de se présenter, devait avoir une belle voix!

Cette impression n'était point trompeuse. Louis Graveure, à part une figure de rêve qui semble avoir été dessinée par quelque grand peintre flamand, possède une voix de baryton que l'on serait tenté de qualifier de parfaite.

Qu'il chante à mi-voix ou à pleine voix, il sait admirablement se servir de son organe, avec une souplesse surprenante et une maîtrise incomparable.

Il a su rendre le Prologue de Pausanias en artiste et, disons-le sans hésiter, en grand artiste.

On sentait bien qu'il y avait une âme et un coeur qui vibraient en harmonie avec cette voix si pure, et tous ceux qui savent goûter la musique ont dû ressentir cette émotion délicieuse et ravissante qui, pour un instant trop rapide, secoue toutes les fibres de notre être.

Les vieilles chansons anglaises, qui venaient ensuite au programme, ont le même charme que les vieilles chansons françaises — charme de choses anciennes où s'éveillent de lointains souvenirs; on dirait qu'on y voit tomber les neiges d'antan dans un décor du passé défunt, au temps joi des gentilles bergères et des gracieuses marquises aux cheveux poudrés à frimas. Charme inexprimable de choses qui sont belles aussi parce qu'elles ne reviendront plus.

Louis Graveure a su les interpréter, ces vieilles chansons, avec une grâce hors pair; il a fait parfaitement ressortir la beauté de ces airs tout simples, mais qui parlent si bien à nos coeurs.

Dans les trois chansons de Bemberg, chantées avec un léger accent anglais ou flamand, la voix de Graveure s'est montrée tour à tour câline, tendre, sentimentale, touchante, passionnée.

Et nous sommes encore à nous demander comment un artiste peut, sans respirer, soutenir des notes si longtemps. Cela tient presque du prodige.

Dans les quatre dernières chansons anglaises, Graveure continue à charmer nos oreilles.

Propice nous a moins plu, mais Vale a été chanté, — enlevé serait plus juste, — d'une façon très remarquable, de même que

(Suite à la quatrième page)

vos jours, et oubliez pas qu'on vous attend pour les Rois, sans manquement ni excuses.

MISTIGRIS.

"LE POILU"

Dans le *Poilu*, journal des Tranchées, "le seul irrégulier du front qui n'ait pas de collaborateurs académiciens", entré déjà dans sa troisième année, je cueille cette

BALLADE DES EMBUSQUES

*Déambulant, rieur, badin,
Élégant jusqu'à l'impudence,
Il étale, ce muscadin,
Sa martiale outrecoûdiance.
Verbeux, tranchant, plein d'arrogance,
Il se prend pour un paladin,
—Salut à toi, embuscadin,
Au flanc, premier tireur de France.*

*Celui-ci, d'esprit anodin,
A moins d'allure et de prestance,
Et, satisfait d'être gandin,
Vit, en dormant, son existence.
—En attendant la délivrance
Fais tes ongles, pâle blondin!
Et dors tranquille, embuscadin:
Les Poilus gardent notre France.*

*Pitié pour toi, pauvre Dandin!
Quelque malpropre manigance
A fait de toi ce baladin
Peureux, terré sans élégance.
Disserte, flirte et conférence
A l'encre d'un vertugadin.
—Amuse-toi, embuscadin!
Tant d'autres peinent pour la France.*

Envoi:

*Inconnu qui, avec instance,
Crois cette pierre en ton jardin,
Ramasse-la, embuscadin,
—Et gloire à nos Poilus de France.*

Il faut le dire, le *Poilu*, ainsi d'ailleurs que tous les journaux de tranchées dont il est l'ainé, ne se croit pas obligé à la même gravité un peu larmoyante des journaux de l'arrière. Le *Poilu* est un journal gai, satirique et qui ne dédaigne pas les choses saine ment libertines. On imagine trop nos "poilus" hypnotisés par la guerre; en dehors des heures de combat, ils n'y pensent pas et ne sont plus que des hommes qui rêvent et qui désirent... Ce qu'ils désirent alors, ce sont des lectures ou des images étrangères à la stratégie ou à leur héroïsme quotidien, qui n'étonne plus que quelques journalistes de l'arrière. En vérité, je vous le dis, ce ton épique que se croient obligés de soutenir certains grands patriotes ennuiés et en attendant les soldats qui se battent. Eux, entre deux attaques ou contre-attaques, ils jouent, ils font des vers, ou, comme le Dr Voivenel, des pièces de théâtre, des revues du front... Le style des journaux pendant la guerre sera d'ailleurs fort curieux à étudier plus tard, et je ne pense pas seulement aux néologismes provoqués par les événements.

(Du *Mercur* de France.)

Ces prétendus sermons

D'une enquête minutieuse à laquelle s'est livrée la *Semaine religieuse* de Genève, il ressort qu'il faut abandonner jusqu'à nouvel avis la légende des trois sermons sanguinaires [attribués à des prédicateurs allemands]. Sur les trois prédicateurs, un seul en effet semble avoir prêché. C'est l'aumônier militaire Philippi, dont l'homélie, prononcée sur le front et non à Berlin, a été reproduite le 12 août 1915 dans la *Christliche Welt*. Le texte du *Standard* n'est pas une citation, mais un résumé inexact d'un sermon qui prêtait facilement à l'ironie. On faisait dire à Philippi que la mission divine de l'Allemagne était de crucifier l'humanité, et plus d'un lecteur s'étonnait qu'un Allemand attribuat lui-même à son pays le rôle des Phariséens. Or la traduction de l'original montre l'erreur commise. Philippi a dit:

C'est toi, mon peuple d'hommes en armes, qui es l'humanité crucifiée. La guerre est ta crucifixion. Tu sais pour qui tu souffres. Tu travailles pour la rédemption de l'Allemagne.

Il paraît que le pasteur Loebel n'existe pas. Par contre, on connaît un M. Laible, qui n'a pas prononcé de sermon guerrier, mais qui publie un journal, l'*Ev. lutherische Kirchenzeitung*, où il a fait paraître d'odieux articles contre l'Angleterre. Il y a aussi un certain M. Loebel, de Fremdiswalde, qui a publié à Leipzig (chez Strauch) une brochure: *le Christianisme et la guerre*, dans laquelle on ne trouve pas non plus les passages en question.

Quant au professeur Seeberg, il n'a jamais prêché au Dôme de Berlin, comme l'avait indiqué le *Standard*, et il ne paraît pas d'ailleurs partager les sentiments violents de certains de ses collègues. Il s'est

contenté d'écrire dans l'*Illustrierte Zeitung* de Leipzig, du 7 octobre 1915, un article sur la guerre et l'amour du prochain, qui paraît bien être la source du *Standard*, mais qui ne contient pas la phrase fameuse: "Nous faisons une oeuvre d'amour en tuant nos ennemis, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires".

L'idée qui inspire l'article est celle-ci: Les soldats font oeuvre d'amour en défendant leur patrie et ils n'ont pas besoin de haïr leurs ennemis pour faire la guerre.

Après avoir analysé les protestations que soulèvent en Allemagne l'article du *Standard* et la lecture des "extraits de sermons" dans les lycées français, la *Semaine religieuse* de Genève conclut en ces termes:

Quant à la Gazette de Francfort, elle déclare sur un ton abrupt et sommaire que les documents cités par le Standard ont été forgés de toutes pièces. Elle aussi se montre inexacte et injuste. Il y a des documents authentiques, mais ils ont été en partie défigurés par ceux qui ont prétendu les résumer.

L'aberration des intellectuels et des ecclésiastiques de l'Allemagne officielle s'est trop clairement révélée par des manifestes et des publications révoltants pour qu'on ait besoin de faire dire à tel ou tel d'entre eux des choses qu'il n'a pas dites et de faire passer pour des sermons d'églises des bribes d'articles défigurés. Sans doute on ne prête qu'aux riches, mais des prêts de ce genre sont habilement exploités en Allemagne et ailleurs contre la presse des pays alliés.

EDMOND PRIVAT.
(Du *Temps*.)

SUR LA GUERRE

La situation jugée par la presse française

1. *En Roumanie*.—Les nouvelles sur la Roumanie représentent la situation comme très tendue entre Bucarest et Berlin. On parle de quasi-ultimatum adressé à M. Brătianu. On met en circulation des paroles menaçantes à l'adresse de la Roumanie que Guillaume II aurait prononcées à Nisch lors de son entrevue avec le tsar Ferdinand. Les agents de la Wilhelmstrasse croient devoir crier aux Roumains: "Soyez-vous de la sorte des Belges et des Serbes! Malheur à vous si vous ne nous obéissez pas!" Les informations de source incertaine doivent être examinées de deux points de vue. Tout d'abord on ne peut s'empêcher de se souvenir que des bruits comminatoires analogues ont été répandus en Europe chaque fois que le gouvernement roumain, ayant déjà cédé devant l'Allemagne, croyait devoir justifier sa défection par le danger germanique. C'était un scénario.

Toutefois, il est permis de faire actuellement un peu plus confiance à M. Jean Brătianu. En effet, et c'est le second point de vue, le président du Conseil roumain se rend nettement compte maintenant que la guerre européenne ne lui fournira plus l'occasion de jouer le grand rôle d'arbitre qu'il rêvait. Ou bien la guerre continuera sans qu'aucun des deux groupes de belligérants se préoccupe des ambitions roumaines, ou bien la paix se conclura directement entre les intéressés sans que M. Brătianu ait pu assurer à son pays les agrandissements souhaités. Les promesses de réforme en Transylvanie sont pure déraison. Une tranche de Bessarabie serait un maigre morceau. La nation roumaine voit de plus en plus clairement que la politique d'inertie suivie jus-

qu'ici la conduit à la vassalité de fait de l'Austro-Allemagne, à cette "interdépendance" dont Guillaume II parle quand il veut définir les rapports de l'Allemagne avec la Bulgarie et la Turquie. Entre des États de taille si différente, l'interdépendance signifie simplement la prépotence des grands et la dépendance des petits. M. Brătianu est donc amené fatalement à envisager l'éventualité d'une intervention militaire de la Roumanie en vue de sauvegarder les intérêts vitaux du pays. Or, le peuple ne veut pas entendre parler d'une intervention du côté austro-allemand, et les Allemands eux-mêmes ne demandent rien d'autre que le maintien de la neutralité.

II. *Nos forces à Salonique*.—Ce qui fait réfléchir M. Brătianu et qui inquiète les Allemands, c'est l'accroissement continu des forces alliées à Salonique. Les complications inconscientes de nos ennemis vont chaque jour répétant chez nous que nous avons là plus de 200,000 hommes immobilisés inutilement. Ces 200,000 hommes — ils sont davantage maintenant — montent pour les Alliés la garde en Orient et empêchent les Germano-Bulgares de jouir des gages dont ils se sont emparés. Ils se tiennent prêts à se jeter en avant lorsque le moment sera venu. Ils constituent l'appoint décisif qui peut entraîner, à un moment donné, les Grecs et les Roumains à sortir de leur apathie. Ils seront prochainement renforcés de plus de 100,000 soldats serbes, rééquipés, réarmés, avides de revanche et entraînés de façon tout à fait exceptionnelle. Car, grâce à l'activité merveilleuse de la flotte française, sous la très vigoureuse impulsion d'un véritable ministre de la marine,

nous avons déjà transporté hors d'Albanie, tant à Corfou qu'à Bizerte et à Salonique, environ 120,000 soldats serbes, et il en reste encore à recueillir. C'est donc une armée d'au moins 350,000 hommes dont les Alliés disposeront ce printemps en Macédoine. Il y a de quoi donner à penser à nos ennemis. Il est trop tard pour eux d'essayer de nous chasser du Bas-Vardar; l'entreprise leur coûterait trop cher et les Bulgares ne veulent pas en faire les frais. Les Germano-Bulgares sont acculés en Macédoine à la plus pénible situation. Quoique vainqueurs des Serbes, ils ne sont pas libres de leurs mouvements. Raison de plus pour nous de persévérer dans notre dessein et de ne pas laisser notre nouvelle politique dévier de la ligne qui lui a été heureusement fixée.

III. *La conférence de Paris*.—La conférence des Alliés à Paris se réunira bientôt. On ignore pas que la Russie, et l'Angleterre s'étaient, depuis quelque temps déjà, associées au projet de la réunion, à Paris, d'une conférence destinée à coordonner méthodiquement leurs efforts, en réglant directement les questions politiques urgentes et en assurant la parfaite unité de leur action militaire.

L'adhésion de l'Italie à ce programme n'est pas un des résultats les moins heureux du voyage de M. Briand à Rome. Le cours des événements militaires a fait de la France le principal théâtre des opérations. Paris constituera le centre de la coalition, d'où partira la direction de l'activité commune. Celle-ci ne peut, d'ailleurs, être envisagée que d'une manière élevée et au-dessus des actions particulières, sans autre pensée que de faire concourir ces dernières au même but.

M. Briand a défini, en termes excellents, l'esprit qui présida à la création de cet or-

ganisme nouveau: "Chez nos ennemis, disait-il, la coordination est commandée, pour ainsi dire imposée, par les conditions mêmes de la géographie. Dans le camp des Alliés, elle ne pouvait être que le résultat d'une inspiration supérieure et d'une volonté réfléchie, consciente de ses devoirs, au service du plus noble idéal". Cette conception supérieure a inspiré les échanges de vues entre les ministres français et italiens. Elle s'est traduite dans les discours, à la fois concis et chaleureux, des représentants des deux gouvernements.

Les deux nations secourus se sont retrouvées dans la lutte qu'elles soutiennent pour la défense des principes qui sont la gloire de leur ancienne civilisation. M. Salandra a mentionné, en termes émouvants, cet heureux événement, consacré par les grandes manifestations du peuple romain, M. Sonnino a souligné, dans son toast à la Consulta, ce renouvellement de fraternité. Le coeur des deux pays a battu à l'unisson lorsque M. Briand a célébré les soldats qui tombent glorieusement sur les champs de bataille éloignés, mais qui ne forment "qu'un seul front où les Alliés, face à l'ennemi, poursuivent une lutte sans merci pour assurer le libre essor de l'esprit humain". Le sentiment et la raison se sont trouvés d'accord pour resserrer davantage les liens rétablis par dix mois de rudes batailles pour un idéal commun.

Le communiqué de l'agence Stefani, annonçant l'entente sur la nécessité de réunir, dans le plus bref délai, la conférence de Paris apporte une nouvelle qui ne manquera pas d'exercer sur le cours de la guerre la plus heureuse influence. Il affirme aux peuples alliés la continuité et la communauté de l'effort, de plus en plus étroitement solidaire et de plus en plus fructueux. (De la *Revue hebdomadaire*.)

L'action allemande aux Etats-Unis

Un des chapitres importants de cette guerre sera celui de l'*Action allemande aux Etats-Unis*. M. Gabriel Alphonse, secrétaire général du *Temps*, nous donne, sous ce rapport, l'histoire de la fameuse mission Dernburg, complétée par celui de l'incident Dumba (2 août 1914-25 septembre 1915). Pour comprendre la portée de la mission en Amérique de l'envoyé du Kaiser, il ne faut pas perdre de vue que "nulle part, selon l'expression de M. Lavis dans la Préface qu'il a rédigée pour ce livre, l'action de l'Allemagne n'est plus puissante qu'en ce pays. C'est que le théâtre est vaste, énorme l'activité, et les affaires très grandes, et les Allemands une foule de plusieurs millions (quinze à dix-huit). Des Allemands participent à toutes les grandes affaires financières, commerciales, industrielles. Ils ont leurs banques, très actives. Ils participent à la vie intellectuelle par l'affluence de leurs maîtres dans les universités et les écoles secondaires; leurs suffrages comptent pour beaucoup dans l'élection présidentielle et dans toutes les élections politiques; les journaux de langue allemande sont très répandus; nombre de journaux indigènes sont tributaires de la finance et du commerce allemands... C'est non pas comme le représentant d'une puissance étrangère, mais comme délégué de leur empereur que les Germano-Américains ont accueilli M. Dernburg... On comprend l'embarras, les hésita-

tions, la timidité de la résistance américaine." Dans cet ouvrage, dont maints éléments ont été recueillis par l'auteur durant une mission en Amérique, la principale place est donnée à l'envoyé du Kaiser, M. Dernburg, bien au-dessus de l'ambassadeur officiel, le comte Bernstorff, lequel a essayé de se rattraper depuis.

On le voit, là-bas, "faisant jouer tous les ressorts de l'organisation allemande", dans la presse, dans les milieux politiques, financiers, industriels, etc., et sa tentative, bien qu'elle ait été imparfaite, a suffi pour montrer la puissance de ces ressorts. Il faut bien reconnaître que nous n'avons rien de comparable aux Etats-Unis. Le torpillage de la *Lusitania* mit un terme, on s'en souvient, à la mission Dernburg. Mais d'après ce qui s'est passé depuis, d'après la transaction intervenue tout dernièrement entre les Etats-Unis et l'Allemagne, on peut croire que les Etats-Unis ne reconnaîtront jamais le blocus en ce qui concerne l'Allemagne, à moins d'y être forcés par le fait même. Ils préfèrent importer chez elle ce que de faire les affaires de l'Angleterre. J'avoue être moins rassuré là-dessus que M. Gabriel Alphonse, lequel se bat un peu les flancs pour trouver que tout va bien pour nous de l'autre côté de l'Atlantique, en regardant les couleurs libérales qu'on est sûr de trouver dans quelque coin de tout tableau américain. En appendice est reproduite une curieuse collection de documents émanés de l'officine de M. Dernburg, et ayant tous un but de propagande et d'apologie.

EDMOND BARTHELEMY.

Supprimé par la censure

A NOS AMIS

Il n'est pour ainsi dire pas de jour que des lecteurs, nous envoyant le prix de leur abonnement, ne nous expriment en même temps "le regret où ils sont de ne pouvoir faire davantage pour encourager notre journal."

Très souvent, ces personnes bienveillantes n'ont en effet pas d'autre occasion de nous témoigner de façon tangible leur sympathie.

Assez souvent aussi, elles n'auraient que d'y penser pour pouvoir très facilement nous rendre service,—par exemple en nous confiant leurs annonces. Nous avons spécialement en vue, ici, d'abord les nombreux amis que l'*Action* compte au Barreau et qui ont à tout moment des annonces officielles à distribuer aux journaux; ensuite les nombreux amis que l'*Action* compte dans le monde des affaires, où, comme chacun sait, il n'est pas un homme qui n'ait de temps en temps à faire publier un avis "d'incorporation", etc.

Les uns et les autres peuvent—sans qu'il leur en coûte plus qu'un petit et fort de mémoire—nous donner le plus précieux encouragement.

Ils voudront bien à l'occasion, nous en sommes sûrs, ne pas nous oublier.

L'ACTION.

A VENDRE

2 habillements de gala (habit, gilet et pantalon) pour hommes de 120 à 125 livres. Bonne occasion pour étudiants, commis, etc.

Bibliothèque à rideaux de 10 pieds x 10; 90 pieds courants de rayons; en deux sections de 5 pieds chacune, pouvant se joindre en angle ou bout à bout.

Pour plus amples renseignements, écrire Casier postal 1525, Poste centrale, à Montréal.

Chaque rédacteur n'est responsable que de ses propres articles.

Pour tirer la Ville de l'ornière, s'il est encore possible, c'est une Enquête Royale qu'il nous faut..

Citoyens de Montréal, réclamez, réclamez tous à grand cris une Enquête Royale!

En vente aux bureaux de l'"Action"

Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de Ch. HUARD, adapté aux moeurs de Québec. Couverture en couleurs de Charlebois. Préface de Jules Fournier	25 cents
Edition de luxe	\$1.00
Souvenirs de Prison, par JULES FOURNIER, Préface d'Olivar Asselin	25 cents
Edition de luxe	\$1.00
A Quebec View of Canadian Nationalism, par OLIVAR ASSELIN.	25 cents
Edition de luxe	\$1.00
Rapport sur l'Immigration française et belge, par OLIVAR ASSELIN.	25 cents
Edition de luxe, avec initiales enluminées	\$5.00

Aux amis de l'"Action"

Aimez-vous notre journal? Nos idées vous plaisent-elles? Il n'est pas de plus efficace moyen de nous encourager que de nous confier

VOS IMPRESSIONS

Tarif modéré Travail de premier ordre

DEMANDEZ NOS PRIX

H. Beauregard

Entrepreneur général en construction

70, rue St-Jacques, 70 MONTREAL

Téléphone: Main 735

Avis aux gens de gout

S'il est une obligation qui s'impose aux gens de goût,

désireux de s'habiller avec élégance,

c'est bien une visite au magasin d'

Oscar Loiseau & Cie

159, rue Saint-Denis, 159

Téléphone: Est 446

Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames. Etoffes de premier choix, main d'oeuvre irréprochable.

SPECIALITE:

HABITS DE GALA

N.B. — Se réclamer de l'"Action."

In Memoriam

OLIVIER HOURCADE

I

Sur le vitrail où ton pur profil s'imprécise,
Beau chevrier du Pinde à qui l'Ange a parlé,
Le laurier du soldat qu'une auréole irise
S'avive, au sang jailli de l'horizon foulé;

Diacre, guerrier, poète, il est bon que t'élise
La gloire vierge dont s'éprit ton cœur ailé;
La Rosace où s'inscrit ton ombre chaste, épuse,
Pour en nourrir ses feux, tout un monde écroulé!

Ils ne rediront plus, ceux que ton rêve étonne,
Que tout est vain hormis le crime monotone
De vivre sans amour, sans foi, sans loi, ni lieu!

Et bien d'autres, survie épique des tranchées,
Croiront oïr chanter tes lèvres étanchées
Qu'ensanguanta, vin d'aube, un baiser de ton Dieu.

II

Olivier, ombre ardente où Minerve n'accueille,
Du geste de sa lance altière, que l'esprit;
Paix guerrière de l'âme, arbre sacré qu'effeuille
La gloire, et dont la sève illumine et nourrit;

Cette heure ténébreuse où trop d'espoir s'endeuille,
Haletant du choc brutal qui la surprit,
Mêle au mâle laurier la branche qu'elle cueille
Et, tressant la couronne héroïque, sourit!

Elle sait, maintenant, que la mort est vaincue;
Elle vit, à jamais, par ceux qui l'ont vue,
Belle Heure défilant la lyre et le ciseau!

Et, refoulant des pleurs indignes de leur gloire,
Au rythme seul des coeurs battant vers la victoire
Elle berce ses morts du chant de leur berceau.

FRANCIS VIELE-GRIFFIN.

LE LIVRE DU JOUR

Le docteur Gustave Le Bon et son opinion sur les causes de la guerre

De l'immense production historique, philosophique ou politique qu'a déjà suscitée la guerre, l'essai du Dr G. Le Bon émerge comme un phare éclairant au loin une mer brumeuse. — Ce n'est pas que je nie le mérite d'un grand nombre de écrits publiés sur les événements en cours; mais la plupart d'entre eux sont fragmentaires, mieux intentionnés que documentés; plus passionnés que perspicaces, plus hâtifs qu'intuitifs, ou encore trop dominés par le souci de justifier une politique ou une philosophie. Le livre du Dr Le Bon atteste la maîtrise d'un esprit que les événements n'ont pas surpris et qui a su garder intactes ses rares facultés d'analyse et de synthèse. Ce travail d'ensemble sur la guerre, élaboré dans l'espace de quelques mois, apparaît comme une entreprise unique. L'auteur mené à bien constitue une gageure ajoutée aux paradoxes que ce livre propose à notre curiosité. — J'ajoute que ce travail intéresse tout particulièrement le philosophe; car ce sont moins les événements de la guerre que l'auteur se propose d'étudier que les phénomènes psychologiques dont sa genèse et son évolution restent enveloppés. M. Le Bon appartient à la lignée des historiens psychologues; il croit avec Taine que le racine des grands événements est toujours un caractère de peuple et que l'histoire se ramène à la psychologie. Les diverses forces économiques, forces militaires, forces politiques, se trouvent finalement transformées en forces psychologiques. C'est donc à ces dernières que toutes les autres se réduisent.

Les directives de la psychologie de M. G. Le Bon sont trop connues pour que je les rappelle longuement ici. Aussi bien ne faut-il pas voir en elles d'arbitraires postulats a priori, mais des principes empiriques résumant une masse considérable d'observations historiques et politiques. La principale de ces directives réside dans la distinction des cinq catégories de forces qui engendrent les événements humains et des cinq logiques: biologiques, affective, mystique, collective, intellectuelle, qui régissent les divers cycles de l'activité humaine. — La logique rationnelle régit d'une façon exclusive dans le laboratoire du savant; mais elle n'exerce qu'une faible influence sur la conduite des individus et des nations. Ce sont surtout des éléments affectifs, mystiques et collectifs qui conditionnent leur activité. Sans la connaissance de ces éléments, il serait impossible de comprendre la vie des peuples. La raison n'oriente que bien rarement leurs pensées et leurs actions. L'historien rationaliste explique les faits par l'influence des idées, par le développement normal des institutions, par le jeu des intérêts, par les combinaisons préméditées des hommes d'Etat et des diplomates. Ce sont là, d'après M. Le Bon, des explications incomplètes; les grandes dominatrices de l'histoire sont les forces biologiques: la faim, le besoin qui fait sortir les peuples de leur habitat; la race, trop négligée par la sociologie intellectualiste et dont la guerre actuelle remet en lumière l'importance méconnue; les forces collectives, plus puissantes que la volonté réfléchie des individus; les forces affectives qui précipitent les uns contre les autres tant de peuples; les

facteurs mystiques, créateurs des illusions qui font vivre l'histoire et auxquels, en dépit du préjugé homaisien, l'humanité ne fut jamais plus asservie que de nos jours. Est-ce à dire que M. Le Bon dénie toute influence à l'intelligence dans l'évolution historique? Non, mais cette influence est très lente.

En réalité l'intelligence prépare lentement les changements qui, à la longue, transformeront nos âmes, mais son action immédiate est très faible. Fort peu de choses peuvent être changées par elle brusquement.

Si l'on voulait rechercher les antécédents de cette conception qui domine toute l'œuvre de M. Le Bon, on pourrait citer les noms de M. Ribot, qui a réhabilité l'affectif dans la psychologie générale; de Taine — le Taine de l'Ancien Régime et la Révolution, — admirable analyste des forces collectives qui entrent en scène aux jours de crise et changent le cours de l'histoire; du génial comte de Gobineau — soigneusement laissé dans l'ombre par les adeptes de la sociologie intellectualiste — et qui a mis en parallèle, d'une part, la faible influence des idées, des institutions, des bonnes ou des mauvaises mœurs, et, d'autre part, l'influence primordiale, prépondérante de la race.

Mais laissons ces généralités et passons aux applications à la guerre. Les directives de la psychologie de M. Le Bon le conduisent à concevoir d'une façon particulière les causes soit lointaines, soit immédiates de la conflagration européenne. De là un certain nombre de paradoxes ou rectifications d'erreurs courantes qui dominent cette philosophie de la guerre. En ce qui concerne les causes lointaines, le paradoxe essentiel de M. Le Bon consiste à qualifier d'imaginaires des causes généralement considérées comme réelles ou objectives. Cette distinction, d'ailleurs, importe assez peu en ce qui concerne l'efficacité psychologique de ces causes. En effet, suivant la remarque de l'auteur (p. 88), les causes les plus imaginaires ne sont pas les moins efficaces quand on les envisage comme mobiles d'actions. — L'une de ces causes imaginaires est la prétendue surpopulation de l'Allemagne. M. Le Bon discute cette opinion:

Si cette conception était juste, l'émigration allemande s'accroîtrait tous les jours, alors qu'au contraire elle a diminué au point d'être devenue fort inférieure à l'émigration anglaise... Et non seulement il n'y a pas surpopulation en Allemagne, mais depuis sa transformation industrielle, on peut dire qu'elle manque de bras. A de certains moments, elle est obligée de faire venir plusieurs centaines de milliers d'ouvriers étrangers: Italiens, Croates, etc., pour les travaux des récoltes et des mines.

D'ailleurs y eût-il eu chez elle surpopulation, l'Allemagne n'aurait eu intérêt à la guerre que si les pays voisins avaient interdit l'entrée de leur territoire. Les motifs de guerre tirés d'un prétendu excès de population allemande sont donc illusoire.

M. Le Bon considère comme tout aussi erronée l'idée si générale en France que l'accroissement de la population d'un pays en fait la force. — Une autre cause imaginai-

re est le prétendu besoin d'expansion et de débouchés commerciaux. Ces débouchés nous dit M. Le Bon, les Allemands les possédaient dans tous les pays où ils se répandaient chaque jour et qu'ils conquéraient pacifiquement. — Dans quelle mesure ces paradoxes économiques de M. Le Bon sont-ils justifiés? Ma tâche n'est pas de le rechercher ici où je n'ai à m'occuper que de psychologie. Aussi bien, comme il vient d'être dit, imaginaires ou réelles, peu importe; l'efficacité psychologique de ces causes reste inchangée. — Les autres causes lointaines de la guerre sont d'ordre intellectuel (erreurs politiques des hommes d'Etat anglais ou russes qui ne firent rien en 1870 pour empêcher les annexions de la Prusse); d'ordre collectif et affectif: haine de races, orgueil collectif des Germains; d'ordre mystique: mysticisme pangermaniste. Dans un curieux résumé (p. 124), M. Le Bon récapitule les facteurs psychologiques qui, dans les divers pays: Autriche, Russie, France, Angleterre, Allemagne, poussèrent les peuples à la guerre.

"On y trouvera des mobiles affectifs, collectifs ou mystiques, mais peu ou pas de mobiles rationnels." Cela est surtout frappant pour l'Allemagne. Si la logique rationnelle avait joué un rôle quelconque dans la volonté de ses dirigeants, elle leur aurait fait éviter à tout prix le déclenchement du conflit. "Il apparaît très évident, en effet, que la progression de son industrie, de son commerce, et l'infiltration universelle de ses nationaux lui auraient bientôt permis de réaliser sans lutte ce qu'elle n'obtiendra jamais par la force après cinquante ans de bataille."

La question des causes immédiates de la guerre est généralement moins discutée que celle des causes lointaines. Ici encore M. Le Bon prend le contrepied de l'opinion courante. Cette dernière consiste à admettre que l'Allemagne a profité du premier prétexte venu pour déclencher une guerre désirée ou même qu'elle a provoqué ce prétexte. La forme populaire, romantique et un peu mélodramatique de cette conception est la thèse du complot, du guet-apens mis au point par l'impérial protagoniste du drame, Guillaume II, à qui l'histoire sera en droit de lancer l'apostrophe du poète des Châtiments:

C'est la date choisie au fond de ta pensée, Prince...

Une variante de cette thèse, variante que des esprits informés et avisés n'ont pas dédaigné de prendre à leur compte, admettrait même deux complots; le premier qui daterait de l'entrevue au château de Konopischt entre Guillaume et l'archiduc François-Ferdinand (12 juin 1914) aurait échoué par suite de l'assassinat de l'archiduc à Sarajevo, ce qui aurait contraint Guillaume II à "tout recommencer" et à dresser un nouveau plan qui devait aboutir à l'ultimatum à la Serbie. — On sait que l'explication de M. Le Bon est tout autre. M. Le Bon rappelle qu'on ne saurait trop dissocier deux choses: Quelles furent les causes préparatoires du conflit actuel pendant les cinquante dernières années? Première question. Qui vout la guerre pendant la semaine des pourparlers diplomatiques? Autre question. — Ces deux questions sont de très inégale importance. Les documents diplomatiques représentent à simple relation des efforts accomplis pour éviter la chute de la goutte d'eau qui tôt ou tard devait faire déborder le vase. La vraie question ne consiste pas à savoir qui versa cette goutte d'eau, mais bien ce qui avait rempli peu à peu le vase. — Cette distinction bien établie, M. Le Bon croit qu'à cette question: Qui a voulu la guerre pendant la semaine des pourparlers diplomatiques? l'historien qui se fonde sur la seule étude de la correspondance diplomatique sera tenté de répondre: Personne.

Personne, en effet, ne l'a voulu; tout le monde la craignait et cependant elle éclata, donnant ainsi un mémorable exemple de l'impuissance des chefs d'Etat devant l'engrenage des fatalités que créent les passions et les sentiments des hommes.

Ces fatalités, ce sont les événements eux-mêmes, une fois mis en mouvement; ou plutôt, comme tout se résout en termes psychologiques, ce sont des erreurs de psychologie: erreur de psychologie de l'Autriche qui croyait que la Russie n'interviendrait pas à fond; erreur de l'Allemagne qui croyait que la Russie et la France n'étaient pas dans la disposition de faire la guerre et aussi que l'Angleterre n'interviendrait en aucun cas; enfin les méfiances mutuelles de l'empereur de Russie et de l'empereur d'Allemagne craignant l'un et l'autre d'être devancé par la mobilisation du voisin. L'exposé de ces considérations remplit deux des chapitres les plus passionnants du livre. Maintenant l'exposé de M. Le Bon est-il aussi probant qu'il est émouvant? Ne reste-t-il dans l'esprit aucun doute? Quelques points obscurs subsistent. Par exemple, si l'empereur d'Allemagne était persuadé à ce point de la faiblesse et de l'impréparation de la Russie et de la France, comment redoutait-il à ce point d'être devancé par la mobilisation russe? — M. Le Bon nous dit que l'Allemagne, vu l'état de prospérité de son commerce et de son industrie qui lui promettait à bref délai l'empire du monde, n'avait aucun intérêt à faire la guerre. Ailleurs (p. 62) il reconnaît que la prospérité de l'Allemagne commençait à être menacée. Mas il est exact de dire que ces points ressortissent à des considérations d'ordre général et ne se rapportent pas directement aux

Les volontaires au service de la France

La brochure 57 de la même collection *Les Volontaires enrôlés au service de la France en 1914*, de M. Poinso, mérite aussi une mention spéciale. Certains d'entre nous avaient vraiment, les années précédentes, abusé des plaisanteries sur les rastaquouères ou des déshonorements pour les métèques. L'heure sonne, et voilà que tous ces suspects accourent sous nos drapeaux! "On entend souvent parler d'étrangers qui se battent pour la France, disait alors le *Chicago Herald*, on n'entend jamais parler d'étrangers le faisant pour la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Autriche. Aucune de ces nations ne possède une légion étrangère... La logique n'a rien à y voir. Les étrangers se battent pour la France parce que c'est la France; ils ne se battent pas pour l'Angleterre et les autres pays parce qu'ils ne sont pas la France, voilà tout." Au 1er janvier 1915, d'après l'auteur que je cite, plus de 16,000 étrangers s'étaient engagés dans notre armée; 1,462 Belges, 379 Anglais, 3,393 Russes, 4,913 Italiens, 300 Grecs, 541 Luxembourgeois, 969 Espagnols, 1,467 Suisses, 1,669 Autro-Hongrois, 1072 Allemands, 592 Turcs, 200 Américains; ces chiffres sont à retenir, car aucun peuple, cela est certain, n'aurait exercé une attraction semblable, même pour une cause aussi juste que la nôtre. Pourquoi cela, sinon parce que notre pays a toujours été le champion du droit et de la justice, le défenseur des nationalités, le héros de la liberté, de l'égalité, et de la fraternité? Ces idées-là, il est facile de les bafouer, et on peut même ajouter que ce n'est pas le renfort de quelques

milliers de volontaires hétéroclites qui ont permis à nos troupes de briser le choc des bords allemands, mais vraiment il serait d'un bien mauvais réalisme de nier le rôle de ces "impondérables" dont le grand réaliste Bismarck reconnaissait la puissance. Si nous nous étions engagés dans la voie de l'autoritarisme et du purisme exclusiviste, nous n'eussions obtenu ni la presque unanimité des sympathies au dehors, ni la complète unanimité des fervents au dedans. Et ceci sans doute est matière à philosopher: comment se fait-il que le ralliement national s'effectue plus facilement autour de gouvernements avancés et quelquefois même énergumènes rouges qu'autour de personnages sages et modérés, défenseurs de la propriété, de la religion, de l'armée, de la patrie, etc? Les conservateurs prétendent que c'est parce qu'ils ont plus d'abnégation que les chambardiers, et il est possible qu'ils aient quelque peu raison, mais les autres prétendent que c'est parce que leur soi-disant antipatriotisme est au fond plus patriote que le militarisme des sages, et qui sait s'ils ont tout à fait tort? Du moins faut-il reconnaître que les juifs, que l'on croyait parfois incapables de patriotisme, ont été parmi les plus ardents défenseurs de chacune de leur patrie adoptive (en Allemagne les plus bruyants pangermanistes, Harden et Lasson, sont israélites) et ceci devrait rectifier bien des idées. Ce que les grincheux reprocheront désormais aux juifs, ce sera peut-être d'être trop chauvins! Et le fait est qu'on peut manquer de tact, même en patriotisme. (Du *Mercur de France*.)

DANS LES BALKANS

"Il n'y a pas plusieurs fronts, il n'y en a qu'un seul", disait ces jours derniers M. Briand aux journalistes italiens. C'est une vérité que certains n'ont pas encore complètement reconnue. Il ne paraît donc pas inutile d'y insister. Mais s'il n'existe qu'une seule ligne de bataille, où les deux groupes ennemis luttent face à face, cette ligne se divise en secteurs qui, pour n'avoir pas tous une égale importance, n'en exercent pas moins sur le résultat final une influence que les circonstances et les conditions de la guerre déterminent et peuvent modifier.

Parmi tous ces terrains d'opérations, celui de l'Orient excite en ce moment un vif intérêt. L'Allemagne a acheté les services de la Turquie et de la Bulgarie. Elle a cherché, dans les Balkans, par un coup de surprise, la victoire qu'elle ne pouvait rencontrer ailleurs. L'entreprise a échoué grâce à l'expédition de Salonique, et celle-ci restera l'honneur du gouvernement français

pour parler diplomatiques. En ce qui concerne cette période, l'interprétation de M. G. Le Bon est probablement la vraie.

L'intérêt psychologique de cette question surpasse d'ailleurs son intérêt historique:

Nul ne souhaitait la guerre, et cependant elle fut déclarée par l'empereur d'Allemagne... Il en porte donc une responsabilité; et c'est seulement au point de vue psychologique qu'il est intéressant de montrer qu'il ne la voulait pas.

L'espace nous manque pour suivre dans le détail la dynamique psychologique dont M. Le Bon a posé les principes. A propos du facteur biologique de la race, on pourrait rappeler les vues de M. Le Bon sur l'incompréhension mutuelle des peuples de races différentes et sur l'impossibilité psychologique de l'internationalisme. On pourrait aussi rappeler quelques-unes des lois de la logique affective, celle-ci par exemple que M. Le Bon emprunte au formulaire d'Hippocrate et qu'il transfère du médical au psychologique: *Duobus doloribus simul abortis, vehementior obscurat alterum*. De deux haines qui surviennent simultanément dans une âme, la plus forte annule l'autre; principe qu'il applique aux divisions intestines de la France et de l'Angleterre, lesquelles cèdent instantanément devant la haine plus forte de l'agresseur. — On pourrait rappeler aussi les vues sur les variations de la personnalité; sur l'apparition de personnalités nouvelles en temps de guerre; sur le rôle des erreurs de psychologie dans la genèse des événements; sur le rôle de l'imprévisible en histoire. Une conséquence théorique de la systématique de M. Le Bon me paraît être la dépréciation de l'histoire rationaliste, des idéologies intellectualistes. Une autre conséquence, d'ordre pratique celle-là, serait, pour parer aux mauvais tours toujours possibles des imprévisibles fatalités, de s'assurer toujours d'un surcroît de puissance, d'une réserve de force supérieure aux disponibilités requises par les nécessités prévisibles.

(Du *Mercur de France*.)

Pour tirer la Ville de l'ornière, s'il est encore possible, c'est une Enquête Royale qu'il nous faut..

Citoyens de Montréal, réclamez, réclamez tous à grand cris une Enquête Royale!

sence à Salonique lui assure. Elle encourage même l'extension de notre position dans la direction de Florina, et le roi ainsi que l'état-major hellène ont accueilli très favorablement la proposition d'une collaboration des troupes alliées et grecques pour la garde des ponts et des ouvrages d'art du chemin de fer de Macédoine. Les attaques des comitadjis bulgares ne sont d'ailleurs pas étrangères à cette décision, de même que le mécontentement provoqué à Athènes par l'expulsion du consul grec de Monastir où plus de 15,000 notables grecs affirment l'importance de l'élément hellénique.

L'obligation des Germano-Bulgares de poursuivre les Serbes en Albanie, la déviation vers l'ouest d'une entreprise d'abord orientée vers le Bosphore, les tergiversations des Bulgares et l'impuissance des Allemands à déloger de Salonique les Alliés, dont ils ne devaient faire qu'une bouchée, constituent un ensemble d'insuccès pénibles pour nos ennemis. Ces échecs seront suivis d'autres plus graves qui peut-être seront l'origine de la défaite décisive qui doit être infligée à l'Allemagne sur son propre territoire. Mais, dès à présent, tous les alliés ont prouvé qu'ils se sont pénétrés de cette absolue nécessité que partout l'ennemi doit trouver en face de lui la résistance d'un groupe d'adversaires résolus à le battre par tous les moyens.

Pour tirer la Ville de l'ornière, s'il est encore possible, c'est une Enquête Royale qu'il nous faut..

Citoyens de Montréal, réclamez, réclamez tous à grand cris une Enquête Royale!

Tableau et Meubles à Vendre.

Superbe tableau du crucifiement, d'après le grand artiste hongrois Munkacszy. 3 pieds 1/2 x 6. Très beau cadre. Fera l'ornement et l'orgueil de belle maison bourgeoise. S'adresser chez MORENCY, encadreur, Montréal, rue Sainte-Catherine, près rue Berri.

Beau mobilier de salon Régence, doré; 4 fauteuils, 6 chaises, 1 sofa. Fabrication de 1830 ou 1840. Tapisserie à renouveler. Vaut au bas mot \$700. On le donnerait pour \$350. — S'adresser à OLIVAR ASSELIN.

Toutes les personnes portant une jambe artificielle sont invitées à envoyer leurs nom et adresse au soussigné pour recevoir gratuitement par la maille quelque chose qui les intéressera énormément. — L.-A. Delorme, boîte postale No 804, Montréal.

Pour prendre un bon repas,
pour passer une agréable soirée,

VOUS NE TROUVEREZ RIEN DE MEILLEUR, SUR TOUTE
L'ILE DE MONTREAL,

QUE

Le Château-Dupéré

RUE NOTRE-DAME, LONGUE-POINTE

Spécialement recommandé aux touristes.

CUISINE DE PREMIER ORDRE.

SITE MERVEILLEUX.

LA BANQUE D'ÉPARGNE

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de deux dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau-chef, à Montréal, le et après le samedi, 1er avril prochain, aux actionnaires enregistrés à la clôture des affaires le 15 mars prochain.

Par ordre du Bureau de Direction,
A.-P. LESPERANCE,
Gérant.

Montréal, le 21 février 1916.

Téléphone: Main 5488 Chambre 801

Geo.-H. Thibault
COURTIER D'IMMEUBLES
ET D'ASSURANCES

EDIFICE TRANSPORTATION
Sixième Étage

Chaque rédacteur n'est responsable que de ses propres articles.

MONTREAL-TORONTO

9 h. 20 et 10 h. 15 du matin,
7 h. 30 et 11 h. du soir.

Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

L'International Limited

Le train d'un service supérieur.

Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 10 h. 15 du matin tous les jours.

MONTREAL-OTTAWA

8 h. 15 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Train de 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; train de 8 h. 15 du matin et 8 h. 50 du soir tous les jours.

Wagon - salon - buffet-bibliothèque sur tous les trains.

BUREAUX EN VILLE:
122 rue Saint-Jacques (téléphone: Main 6905), Hôtel Windsor et Gare Bonaventure.

PATTERSON et LAVERY

W. Patterson, C. R. Saluste Lavery, B. C. L.
M. Lavery & son bureau le soir, à Longueuil, 1, rue Saint-Thomas.
180 SAINT-JACQUES.
SUIVEZ LES AVOCATS — PROCUREURS
Tél. Main 3500. Saluste Cable Wilson.

Les gaietés du 163me

L'aventure du lieutenant

Depuis sa plus tendre enfance—avant même, peut-être, — le lieutenant Georges adorait le théâtre. Tout jeune, alors que les autres enfants ne songent qu'à casser des meubles, déchirer des habits et faire la désolation de leurs patientes mères, le petit Georges faisait du théâtre à sa manière: il créait de petites pièces dans lesquelles il était le seul acteur, et il rêvait déjà du jour où toute une salle le saluerait de ses applaudissements et l'acclamerait à outrance. Jeune homme, l'opéra l'enthousiasmait, le drame le faisait vibrer, la comédie l'excitait et le cinéma — alors à ses débuts — était pour lui un objet de délices.

Avec de pareilles dispositions, on aurait pu s'attendre à le trouver, vers la trentaine, acteur à la mode ou impresario déjà célèbre. Mais non. Ses parents l'ont poussé vers une autre direction, et, après avoir tâté du professorat, nous le trouvons lieutenant dans le plus beau de nos bataillons canadiens-français.

Ce bataillon pousse le recrutement, et on ne sera pas surpris d'apprendre qu'il est heureux de donner son concours aux pièces patriotiques canadiennes. Aussi, quand le Théâtre Recada donna cette oeuvre grandiose qui s'intitule "l'Espion Prussien", le bataillon fournit un peloton pour figurer sur la scène et montrer comment nos petits Canadiens peuvent faire de beaux et solides soldats. On juge des délices du lieutenant Georges quand on lui confia la charge de surveiller le peloton des figurants volontaires. Il n'en tenait pas de joie, car même s'il n'allait pas sur la scène, ses hommes y iraient, et il partagerait un peu de cette joie qu'il avait si longtemps désirée.

Je n'ai pas envie de vous raconter la pièce, mais il faut tout de même vous l'expliquer un peu, afin que les personnes myopes qui ne lisent puissent y voir quelque chose. Voici à peu près comment cela se passe:

Paul de Montmagny, jeune homme de bonne famille, quitte ses parents qui l'aiment à tel point qu'ils oublient de dire des phrases qu'on trouve au livret, et il quitte aussi la jeune Marcelle, que ses parents ont aussi élevée et dont il est aimé, pour s'enrôler comme capitaine dans l'armée canadienne. Ce Paul est un vénéral, une espèce de miroir à lutins, car il est aimé d'une autre jeune fille, Laura, qui sous un grand chapeau cache une origine allemande. Paul aime Marcelle, c'est naturel, mais cette douce jeunesse a un autre soupire, Daniel. Allemand comme Laura, et qu'elle n'aime

pas, bien que Daniel, lui, qui ne peut pas souffrir les larges chapeaux, ait choisi le paravent américain pour cacher sa naissance. Scène entre Daniel et Marcelle, qui sacre celui-là dehors, puis seconde scène entre Marcelle et Paul, celle-ci bien plus agréable que la première pour les acteurs comme pour la partie folâtre du public.

Paul part dans le 163me, naturellement, et Daniel l'y suit accompagné de sinistres projets. Arrivés en Angleterre, c'est Paul que le généralissime anglais choisit pour lui confier les plans de défense de l'armée alliée et celui de la position des troupes. Daniel est en maudit.

Ce général anglais est un type à part. Avec un uniforme de simple soldat, un képi tout chamarré d'or et le besoin visible d'une coupe de cheveux, il n'a pas l'air d'un héros, mais cela ne veut rien dire, car si vous me prenez, moi, par exemple, je ne suis pas si bête que vous en avez l'air.

Inutile de dire que le général a bien recommandé à Paul de cacher ses plans et de ne les montrer à personne, pas même à son confesseur. Comme cachette, Paul choisit un ancien pupitre d'écolier qui n'a pas de serrure et qui est à peu près le seul meuble de la pièce nue, à part un banc où vient s'asseoir Laura, partie au front, elle aussi.

Laura saisit cette occasion pour renouveler ses tentatives genre Putiphar auprès de Paul qui joue le rôle de Joseph. Naturellement, Daniel assiste à la scène caché derrière un gros arbre en carton peint. Paul étant sorti pour chercher le machiniste, sans doute, Daniel et Laura forment le projet de voler les plans donnés à Paul. Par malheur ils parlent trop fort, et Louis, brosseur et ancien chauffeur de Paul, les entend. Une fois seul, Louis prend les plans, les cache dans sa poche et en met d'autres à la place. C'est étonnant ce qu'il y a de plans dans cette maison.

Le capitaine Paul apprend ensuite que Marcelle arrive au front comme infirmière (c'est à croire qu'il ne reste plus personne au Canada), et il va la rencontrer, mais il manque son coup parce que Marcelle est venue le rencontrer par un autre chemin.

Le généralissime rapplique ensuite pour avoir les fameux plans et il est tout surpris de voir que le petit pupitre est vide. Paul est mis sous arrêts, Daniel l'accuse et, en trois quarts de minute, on forme un conseil de guerre qui condamne Paul à mort. Au moment où l'on va le fusiller, Louis accourt et sauve la situation en dénonçant

Daniel, qui s'enfuit.

Nous retrouvons ensuite Paul dans les tranchées, où les soldats se divertissent du mieux qu'ils peuvent, couchés ou assis par terre, deux sentinelles tournant le dos à l'ennemi. Scène touchante de la bénédiction, puis bataille.

Paul est fait prisonnier par Daniel (toujours naturellement), et enfermé. Un mot peut le sauver, (nous ne savons pas lequel mais ce doit être un gros mot), il refuse de le donner malgré les instances des officiers et de Laura elle-même, en train de faire une tournée d'inspection des prisons. Alors on arrête Marcelle à son tour et on la menace de mort si elle ne veut pas forcer Paul à parler. Au moment où les choses se gâtent sérieusement, Joffre et le roi d'Angleterre arrivent à la tête de vingt-quatre soldats et prennent d'assaut la prison, sauvant Paul et Marcelle.

Mais nous voilà fort loin, direz-vous, de l'aventure du lieutenant. Patience, nous y arrivons.

Un soir que le talentueux acteur qui représente le capitaine Paul découvrit que son uniforme d'officier n'avait pas l'air assez "officier", il demanda au lieutenant

Georges si celui-ci pouvait lui prêter sa capote.

—Comment! fit Georges charmé, avec le plus grand plaisir.

—Ça ne vous gêne pas?

—Mais, pas du tout, c'est une vraie joie pour moi.

Et vraiment, c'en était une pour ce charmant garçon de lieutenant qu'est Georges. Il ne pouvait pas *acter*, mais sa capote le remplacerait, et il courut se placer dans la salle pour juger de l'effet.

Au moment de la bataille, le capitaine Paul lui-même s'était chargé de tirer les coups de revolver qui remplaçaient la mousqueterie mais, par malheur, il avait oublié la largeur de la capote, et un coup tiré trop près y mit le feu et perça l'étoffe.

La scène fut belle un moment. On vit Paul entouré de fumée se débattre sur la scène entre des soldats allemands qui finissent par éteindre le feu.

Par malheur la capote avait un trou de 4 pouces et, malgré les doigts diligents et fins de Marcelle, qui tenta une reprise impossible, le lieutenant Georges devra s'acheter une autre capote.

Est-ce qu'il n'y a pas de quoi vous dégoûter du théâtre? Sergent P.-M. B.

VERS INEDITS

Ah! comme la lumière...

*Ah! comme la lumière était chaude à mon coeur
Lorsque, sonnant l'orgueil de mon adolescence,
Fanfare triomphale, extasiés, vainqueurs,
Mes rêves et mon sang faisaient ma vie immense.*

*L'univers était grand, mais moins que mon désir,
Et le soleil brûlant, mais pas plus que mon âme.
Vous étiez mes amis, Aymerillot, roi Lear,
Vous aussi, Desdémone, ange plutôt que femme.*

*Je vous parlais au long du chemin familier
Où j'allais m'égarer aux heures romantiques.
Héroïnes, héros, paladins, chevaliers,
Les arbres répétaient vos grands gestes épiques.*

*Je vivais avec vous, vous me faisiez les bois
Mystérieux et pleins de sublimes chimères;
Mon être tressaillait au seul bruit de leurs voix
Dont le rythme était beau comme un beau vers d'Homère.*

*Ah, mes chers souvenirs, qu'ils sont délicieux!
J'aimais un coin choisi, discret, d'une colline,
Tout près d'une cascade au bruit glauque et joyeux
Et dont l'eau, dans le vent, s'élevait en mousseline.*

*J'apportais un poème et, vibrant au rêveur,
Je colorais encor ta beauté, ô Nature,
Par ce que je y mettais de juvénile ardeur
A te parler de l'or de mes belles lectures.*

*Cependant, je t'aimais aussi naïvement,
Pour tes arbres, tes fleurs, tes velours, tes dentelles,
Tes rives, tes sanglots et tes enchantements,
O nature changeante, immobile, immortelle.*

*Que de fois j'admirais la dégradation,
A la mort du soleil, de la sainte lumière,
Quand, strié d'orange, de vert, de vermillon,
L'Occident s'étalait, immense radiaire.*

*Que souvent j'entendis la cascade au son clair,
Humide et régulier et jamais monotone,
Une rythmer, obsédante et plaintive, mes vers...
Las! c'était le printemps, maintenant c'est l'automne.*

*J'ai déserté la joie, ô mes amis d'antan.
Un jour néfaste et dur me jeta dans la ville
Où tout, même l'amour, est pressé, haléant,
Où même un coeur d'enfant semble une chose vile.
Mais je retournerai, je reviendrai vers toi,
Nature qui me fus maternelle et si tendre.
Je saurai retrouver mes rêves à ta voix.
Je veux me retremper en toi, tu peux m'attendre.*

*Dans le palais sacré des chênes et des ormes,
Des pruches et des pins, des cèdres, des tilleuls,
Le merveilleux secret des couleurs et des formes
Se renouvelle, vite, demeure. Et c'est là seul,
Dans ce vivant palais aux colonnes fécondes,
Dont le dôme est un chant et dont les hôtes sont
—Rossignols, roitelets, mésages et pinsons—
Ceux qui font plus joyeux le sourire du monde,*

*Que je veux promener le dégoût et l'ennui
Qu'a jeté dans mon coeur la ville, ce cratère.
O Forêt où le jour semble une belle nuit
Pour ce que vous semez d'étoiles sur la terre.*

ALBERT DREUX.

Le concert Louis Graveure

(Suite de la première page)
la belle mélodie *Pleading*, de Sir Edgar Elgar.

Life and Death a produit une émotion, et une émotion réelle.

En somme, un magnifique concert, une heure passée trop rapidement dans les domaines du rêve, sous la conduite d'un artiste beau comme une jeune dieu et chantant, de sa merveilleuse voix de baryton, des choses qui ont ravi tout le monde.

Nous aurions voulu un programme plus long et qui aurait contenu quelques oeuvres plus substantielles; si les airs d'opéra ne sont pas à la mode, il ne faudrait tout de même pas les retrancher définitivement du répertoire des concerts. Le programme de Louis Graveure était délicieux, mais, si l'on excepte le *Prologue de Paillasse*, il appar-

tient au genre léger, qui est agréable, qui plaît au grand public, mais, encore une fois, et nous le répèterons encore, qu'on ne se borne pas ici à ce répertoire exclusif.

Deux vieilles chansons anglaises et trois chansons anglaises modernes, cela eût été suffisant, il nous semble, et nous aurions pu entendre deux grands airs d'opéra, et les grands airs ne manquent pas, que diable!

Louis Graveure, nous vous disons: Au revoir, car un pareil début à Montréal est une invitation à revenir et, quoi que vous chantiez, vous trouverez ici un accueil égal à l'admiration que nous avons pour votre beau talent!

BIBI.

L'Action est imprimée par M. Jules Fournier par la Compagnie Marchand Frères, Limitée, imprimeurs, 56, rue Amherst, Montréal.

14

Quand Sheldon sera maire de Montréal

Tous les amis de l'Action n'en continueront pas moins à s'approvisionner de cigares, cigarettes, pipes, tabacs divers, etc., chez notre ami

Georges-E. Côté

252, RUE SAINT-DENIS, 252

(A deux portes de la rue DeMontigny)

Les meilleurs tabacs, cigares, cigarettes, tant du pays que de l'étranger
articles de fumeurs, journaux, revues, etc., etc.
Téléphone: EST 577.

Compagnie des Tramways de Montréal

Horaire suburbain pour 1914-15

LACHINE	
De Montréal (hôtel des postes)	
De 5 h. 40 du matin	à 8 h. du matin: toutes les 10 minutes
De 8 h. du matin	à 4 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 4 h. du soir	à 7 h. 10 du soir: toutes les 10 minutes
De 7 h. 10 du soir	à minuit: toutes les 20 minutes
De Lachine	
De 5 h. 30 du matin	à 5 h. 50 du matin: toutes les 20 minutes
De 6 h. 50 du matin	à 9 h. du matin: toutes les 10 minutes
De 9 h. du matin	à 4 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 4 h. du soir	à 8 h. du soir: toutes les 10 minutes
De 8 h. du soir	à minuit 10: toutes les 20 minutes
Voiture supplémentaire (la dernière) à minuit 5.	
SAULT-AU-RECOLLET ET SAINT-VINCENT DE PAUL	
De Montréal (rue Saint-Denis) à Saint-Vincent	
De 5 h. 15 du matin	à 8 h. du matin: toutes les 15 minutes
De 8 h. du matin	à 4 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 4 h. du soir	à 7 h. du soir: toutes les 15 minutes
De 7 h. du soir	à 8 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 8 h. du soir	à 11 h. 30 du soir: toutes les 30 minutes
Tramway pour Henderson seulement: minuit	
Tramway pour Saint-Vincent: minuit 40.	
De Saint-Vincent à Montréal (rue Saint-Denis)	
De 5 h. 45 du matin	à 8 h. 30 du matin: toutes les 15 minutes
De 8 h. 30 du matin	à 4 h. 30 du soir: toutes les 20 minutes
De 4 h. 30 du soir	à 7 h. 30 du soir: toutes les 15 minutes
De 7 h. 30 du soir	à 8 h. 30 du soir: toutes les 20 minutes
De 8 h. 30 du soir	à 11 h. 35 du soir: toutes les 30 minutes
Tramway de Henderson à Montréal (rue Saint-Denis): minuit 20	
Tramway de Saint-Vincent à Montréal (rue Saint-Denis): 1 h. 10 du matin	
CARTIERVILLE	
De Snowden-Junctien	
De 5 h. 20 du matin	à 8 h. 40 du soir: toutes les 20 minutes
De 8 h. 40 du soir	à minuit: toutes les 40 minutes
De Cartierville	
De 5 h. 40 du matin	à 9 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 9 h. du soir	à minuit 30: toutes les 40 minutes
AUTOUR DE LA MONTAGNE	
De Montréal (angle de l'avenue du Parc et de l'avenue du Mont-Royal):	
De 5 h. 40 du matin	à minuit: toutes les 20 minutes
De l'avenue Victoria:	
De 5 h. 50 du matin	à 12 h. 30 du matin: toutes les 20 minutes
De l'avenue Victoria à Snowden:	
De 5 h. 50 du matin	à 8 h. 50 du soir: toutes les 10 minutes
BOUT-DE-L'ILE	
De 5 h.	du matin à minuit: toutes les heures
TETREAULTVILLE	
De 5 h.	du matin à 9 h. du matin: toutes les 15 minutes
De 9 h.	du matin à 2 h. 30 du soir: toutes les 20 minutes
De 2 h. 30 du soir	à 7 h. du soir: toutes les 15 minutes
De 7 h.	du soir à 8 h. 30 du soir: toutes les 30 minutes
PONTE-AUX-TREMBLES	
De 5 h.	du matin à 9 h. du matin: toutes les 15 minutes
De 9 h.	du matin à 2 h. 30 du soir: toutes les 20 minutes
De 2 h. 30 du soir	à 7 h. du soir: toutes les 15 minutes
De 7 h.	du soir à 11 h. du soir: toutes les 30 minutes
De 11 h.	du soir à 1 h. du matin: toutes les heures

PARLEZ FRANÇAIS!

Au téléphone,
Au restaurant,
Dans les chemins de fer,

Dans les magasins,
Dans les administrations,
Partout!

Parlez la langue des civilisés!

PARLEZ FRANÇAIS!



CERTAINES cigarettes ont un goût agréable lorsqu'on les allume—mais du moment qu'elles sont fumées jusqu'à la moitié elles perdent leur bon goût.

TEL N'EST PAS LE CAS DES CIGARETTES MURAD

Un des points saillants de la Murad c'est qu'elle conserve

SA FRAICHEUR, SON AROME ET SON GOUT DELICIEUX

jusqu'à la dernière parcelle.

Comme l'a dit un fumeur enthousiaste:

"La Murad est une perfection lorsqu'on l'allume et va s'améliorant en se fumant."

Tous les fumeurs de cigarettes MURAD peuvent attester ce fait.

Partout—Pourquoi?

QUALITE SUPREME

